

Trois questions posées à László à propos de *Lana Del Rey. Hollywood Sadcore* :

Vous vous appuyez sur les écrits de Mark Fisher pour mener une analyse plus large de la société capitaliste. En quoi ses contributions à la critique culturelle ont-elles influencé la manière dont vous avez structuré votre propre discours, qui porte à la fois sur Lana Del Rey, sa musique et la scène musicale des années 2010 ?

Je tiens les essais de Mark Fisher — en particulier *Le réalisme capitaliste* et *Spectres de ma vie* — comme étant sans hésitation possible parmi les plus importants au cours des vingt dernières années. Je suis parti des chansons de Lana Del Rey — réécoutées inlassablement — pour arriver aux textes de Fisher, et c'est dans les livres du philosophe anglais que j'ai fini par trouver un point d'accès critique vers l'œuvre de Lana Del Rey, en particulier avec cette idée d'une « lente annulation du futur » évoquée par Fisher dans *Spectres de ma vie* et dont « Summertime Sadness » (qui est, rappelons-le, une chanson sur le suicide) serait la mise en son la plus importante. Les écrits de Mark Fisher m'ont permis de situer ma réflexion sur Lana Del Rey dans un cadre plus large, celui du capitalisme contemporain. En effet, la musique de Lana Del Rey émerge au sein d'un système capitaliste saturé, dans lequel les formes d'aliénation se multiplient et s'intensifient. Sa musique traduit parfaitement ce phénomène de répétition infinie. Lana Del Rey, à travers ses créations, devient une sorte de miroir de la société : la mélancolie et la nostalgie qu'elle évoque prennent une dimension collective. Ce qui est fascinant dans les analyses de Mark Fisher, c'est sa capacité à démontrer comment le capitalisme a anticipé nos désirs et comment il façonne, au-delà de nos besoins matériels, nos attentes culturelles et émotionnelles. Il devient presque impossible d'imaginer un futur en dehors de son cadre. C'est précisément ce que l'on retrouve dans la musique de Lana Del Rey : elle récupère les vestiges d'une culture musicale passée et les remodèle dans un présent figé, où tout semble être une reproduction sans fin, le retour constant d'un passé idéalisé. Les conditions de possibilité de la construction d'un avenir commun disparaissent dans la mesure où le passé idéalisé sature la connaissance que nous pouvons construire de notre présent. Ce phénomène est, selon moi, représentatif de la manière dont le capitalisme a colonisé notre rapport au temps, notre imaginaire et nos rêves (« Le capital s'insinue dans nos rêves », comme l'écrit si justement Mark Fisher) : il nous empêche d'envisager des alternatives, d'imaginer des avenir qui nous échappent. Comme l'écrivait Fisher, à la suite de Fredric Jameson et Slavoj Žižek, il est devenu plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme, tant celui-ci s'est ancré dans nos vies de façon insidieuse. Lana Del Rey, à travers sa musique, reflète donc cette immobilité, cette saturation d'un présent figé, où le passé reste la seule référence possible, et où la possibilité d'un futur semble de plus en plus incertaine.

Dans votre essai, vous mettez en lumière une caractéristique marquante de la musique de Lana Del Rey : sa pratique du collage de références. Selon vous, cette approche est-elle représentative de notre époque, et comment cette pratique reflète-t-elle l'évolution de la création artistique actuelle ?

Lana Del Rey enregistre des morceaux ultra-référencés, et elle mobilise une large palette de styles musicaux qui ont marqué le ^{xx}e siècle. Cela évoque pour moi à la fois une richesse et une capacité unique à puiser dans un vaste réservoir de références musicales (mais aussi littéraires) du passé. Mais, sa manière d'en faire une pratique artistique devient aussi révélatrice d'une saturation. Sa musique se nourrit de tous les excès, tant dans les références qu'elle mobilise que dans l'intensité des expériences qu'elle évoque. La noirceur et la mélancolie qui imprègnent ses morceaux sont le fruit de cette saturation par l'excès : la chanteuse exprime le sentiment d'être prisonnière d'un

passé qu'elle convoque sans cesse, jusqu'à l'épuisement, et d'être incapable de concevoir l'avenir. Ce phénomène peut être vu comme une métaphore de notre époque, le symptôme majeur d'une génération saturée par une surabondance d'informations et de références au passé, et qui se trouve paralysée par une impossibilité de se projeter dans le futur. Ce « blocage temporel », « lente annulation du futur », devient également l'écho d'un capitalisme qui tourne en boucle, comme une ritournelle sans fin dont il est impossible de se défaire. J'ai donc voulu approcher l'œuvre de Lana Del Rey comme un symptôme de ce que Mark Fisher nomme le « réalisme capitaliste ». Et il y a dans son œuvre un élément qui me semble déterminant : la quasi-totalité des références qu'elle mobilise (musique, littérature, cinéma) appartiennent à la culture nord-américaine (à quelques très rares exceptions près). Je lis cela comme la trace d'un renfermement, on peut donc parler non seulement de l'impossibilité de construire un avenir, mais aussi d'un renfermement culturel, une sorte d'endogamie référentielle qui serait l'un des symptômes caractéristiques des dernières manifestations du « réalisme capitaliste ». Non seulement la possibilité de l'avenir est dissoute par l'omniprésence d'un passé idéalisé, mais il est impossible de s'ouvrir à l'autre, un tant soit peu, même par des références culturelles. On est donc loin des formes musicales hybrides travaillées par les Talking Heads, Tricky, Massive Attack, CAN, Gang of Four, The Slits, ou encore Rosalía tout récemment pour ne citer que quelques exemples —. Sur le plan politique, j'ai voulu commenter avant tout l'ambiguïté de Lana Del Rey, de son aura de pop star mélancolique à son obsession pour la culture nord-américaine qui exclut quasiment totalement toute autre forme d'expression culturelle. On peut donc considérer de quelle manière l'industrie culturelle nord-américaine se referme complètement sur elle-même (d'autres courants de tension, plus progressistes, existent heureusement, même s'ils peinent à se détacher de l'industrie culturelle dans son mode de fonctionnement le plus intrinsèquement capitaliste, je pense par exemple à Rosalía, Billie Eilish, Bad Bunny).

Vous élaborez un portrait de Lana Del Rey en poétesse. Est-ce la rareté de ce profil dans l'industrie musicale qui vous a poussé à proposer un essai sur l'artiste américaine ? D'autant plus que vous êtes le premier en France à écrire sur elle sous cet angle.

Je considère Lana Del Rey comme la Patti Smith de ma génération. Une Patti Smith plus ambiguë que l'originale sur le plan politique, mais qui n'en possède pas moins une intensité poétique aussi fulgurante. Et c'est ce qui m'agace en un sens le plus fortement : elle est la fois politiquement ambiguë, difficile à cerner, et pourtant ses chansons restent parmi les plus importantes écrites au cours des quinze dernières années. On retrouve dans ses textes des références à Allen Ginsberg, Sylvia Plath, Vladimir Nabokov, Robert Frost, Francis Scott Fitzgerald, T.S. Eliott ou encore Walt Whitman. La littérature occupe dans son œuvre une place que l'on retrouve difficilement chez d'autres chanteuses ou chanteurs de sa génération. En ce sens, elle est une sorte de croisement entre Lou Reed, Bob Dylan, et Patti Smith. Une poétesse pop, peut-être, plus qu'une poétesse rock. Lana Del Rey navigue constamment entre deux pôles. D'un côté, elle réinvente la figure de la pop star en lui conférant une dimension mélancolique et introspective qui caractérise profondément notre époque de surconsommation. De l'autre, elle se réapproprie des motifs et des esthétiques classiques de la culture américaine, en les plaçant dans un contexte contemporain, et elle les réactualise. Je pense qu'elle ne cite pas seulement les poétesses, poètes, romancières, romanciers, Américain.e.s, elle les sauve en quelque sorte : par ses chansons, de manière spectrale, ils continuent à être *présents*. Et c'est pour cela que je parle d'ambiguïté politique, une sorte de principe d'indétermination appliqué à la pop : parce que l'on retrouve à la fois des éléments réactionnaires (obsession pour la culture américaine) et progressistes dans l'ensemble de son œuvre, comme si elle était traversée par son époque sans chercher à opérer

un tri, une réélaboration a posteriori, comme si elle devenait le reflet à la fois du meilleur et du pire de l'Amérique d'aujourd'hui. C'est évidemment plus qu'agaçant par moment, mais cela reste, si l'on veut l'approcher de manière critique, particulièrement intéressant à observer. Pour approcher l'œuvre de Lana Del Rey, j'aurais envie de citer la formule bien connue du poète allemand Hölderlin, « Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve ». Si Lana Del Rey est peut-être aujourd'hui la plus importante de toutes les pop stars, c'est sans doute parce qu'elle se situe à l'intersection de cette tension entre renouvellement et héritage, entre réinvention et hommage, entre tensions progressistes et réactionnaires, elle devient l'image d'une époque, elle saisit l'ensemble des forces actuellement en tension. Lana Del Rey, crée un univers qui semble aussi être une réflexion critique sur les mythes de la culture populaire tout en s'en nourrissant. Ce jeu entre héritage et modernité, entre continuité et rupture, caractérise en effet son œuvre qui devient un reflet de notre époque. Avec la possibilité que seule la poésie puisse encore nous sauver, ou, comme l'écrivait Gregory Corso : « *If you believe you're a poet, then you're saved* ».